

LAURE,
LE SECRET D'UNE MÈRE

*

Les terres de Maison Haute

DE LA MÊME AÛTRICE

Un été à Fontaine, 2024

LAURE,
LE SECRET D'UNE MÈRE

*

Les terres de Maison Haute

Marie DEWAVRIN

Roman

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

LES PERSONNAGES DE CE ROMAN SONT FICTIFS.
TOUTE RESSEMBLANCE AVEC DES PERSONNES
RÉELLES EST FORTUITE.

© Marie Dewavrin, 2024
58000 Nevers
Dépôt légal : novembre 2024
ISBN 978-2-9592340-3-3

À Papa et Maman

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

Jean de La Fontaine

1

— Je suis navrée, madame, mais votre carte bleue ne fonctionne pas. Avez-vous un autre moyen de paiement pour régler ces achats ?

Laure releva la tête et croisa le regard blasé de la vendeuse. La clientèle allongeait la file derrière elle et les murmures d'impatience enflaient. Les joues empourprées, Laure marmonna une vague excuse et serra ses doigts crispés sur la lanière de son sac. Elle demanda à la jeune femme de garder les chaussures qu'elle voulait pour ses enfants, et s'échappa du magasin, horriblement gênée. Les yeux noyés de honte, elle traversa le parking bondé et se jeta dans sa vieille voiture qu'elle démarra la main tremblante. Elle avait beau épargner chaque centime et limiter ses dépenses au strict minimum vital, le solde de son compte bancaire s'évaporait comme neige au soleil. Pourtant, le calendrier affichait à peine le quinze du mois. Elle s'engouffra dans la circulation et prit la direction de la maison tandis que les sanglots la clouaient sur son siège. La demi-heure de trajet pour rentrer à « Maison Haute » lui permit de se calmer avant de retrouver sa famille. Elle mit son clignotant et tourna sur la petite route de campagne. La propriété, qui était devenue son ultime refuge depuis six mois, apparut au loin sur la colline.

Revenir dans la Nièvre lui avait semblé la seule option envisageable pour mettre à l'abri les siens. Mais se rabaisser à demander l'hospitalité à son père avait été une épreuve qu'elle n'oublierait jamais.

2

6 mois plus tôt...

Son mari avait attendu le lendemain de Noël pour lui avouer toute la vérité sur le marasme de ses affaires. Ils avaient passé leurs vacances chez ses beaux-parents et les petits étaient occupés à jouer avec leurs nombreux cadeaux. Laure écoutait d'une oreille distraite les débats politiques et n'avait à ce moment-là qu'une envie : rentrer à Lyon. Ses relations avec Bernadette et Jacques n'avaient jamais été très chaleureuses et elle venait dans le Sud, uniquement pour faire plaisir à ses enfants et éviter les disputes avec Pierre-Alain.

Elle rêvassait tandis qu'ils délibéraient de la dernière annonce gouvernementale. Elle n'essayait plus de prendre part à leur discussion, son époux lui ayant souligné plus d'une fois son ignorance d'un sourire moqueur. Elle avait entendu un bip sur son téléphone portable et avait regardé sa messagerie d'un œil distrait.

« Bonsoir, Laure, vous ne m'aviez pas prévenue de votre départ pendant les vacances ! J'ai croisé les déménageurs en sortant faire quelques courses. Voulez-vous que je leur donne la machine à coudre que vous m'aviez gentiment prêtée ? Je

regrette que nous n'ayons pas pris le temps de nous dire au revoir ! »

Laure avait senti son cœur s'emballer. Sa main s'était glissée autour de son cou et elle avait relu deux fois le message de sa voisine, avant de se tourner vers son mari. Choquée par la nouvelle, elle s'était dressée sur ses jambes, tremblante.

— Pierre-Alain ? Notre appartement est en train d'être vidé ! Nous devons appeler la police !

Il l'avait toisée sans rien montrer et avait souri à son père.

— Pierre-Alain ! s'était-elle emportée de nouveau. Que se passe-t-il ? Tu dois faire quelque chose !

Son mari s'était levé. Il avait tourné le dos à Jacques et lui avait attrapé le bras qu'il avait agrippé d'une poigne de fer. Elle avait dissimulé un gémissement sourd de douleur et avait croisé son regard, glacial. Ses mâchoires étaient tendues et elle avait remarqué sur sa joue un tic nerveux qui prouvait à quel point il serrait les dents. Elle ne l'avait pas vu dans cet état depuis très longtemps. Avec lenteur, il l'avait dirigée vers la sortie et lui avait fait rapidement monter les marches de l'escalier jusqu'à leur chambre. Ils avaient à peine passé la porte, qu'il l'avait jetée violemment sur leur lit. Il était blanc de colère et elle n'avait pas osé bouger.

— Ne-me-parle-plus-jamais-sur-ce-ton-devant-mes-parents ! avait-il menacé d'un ton froid, en soulignant chaque syllabe.

Laure, tremblante, avait promis d'un hochement de tête. Les yeux brillants de larmes, elle l'avait regardé se détourner et il l'avait laissée seule, sans même avoir répondu à ses questions.

Elle ne comprenait plus son comportement ces derniers temps et se gardait de le contrarier. Il était irritable pour la

moindre brouille et ses emportements la tétanisaient. Elle savait qu'elle n'obtiendrait aucune information. Elle n'avait pas eu le courage de supporter la discussion avec sa belle-mère et elle avait prétexté une migraine pour ne pas descendre dîner.

Plus tard dans la soirée, Pierre-Alain lui avait apporté un plateau. Il avait posé son repas sur la table de nuit et lui avait souri d'un air si triste. Il s'était glissé à genoux au pied du lit, l'avait entourée de ses bras et avait fondu en larmes. Laure avait compris entre ses sanglots déchirants qu'il avait été licencié depuis plusieurs mois et que son directeur l'avait banni de l'entreprise comme un malpropre. Il ne s'expliquait pas pourquoi il l'avait limogé de la sorte, alors qu'il lui avait apporté tant de nouveaux contrats.

Son mari avait fini par lui avouer à quel point leur situation financière était désastreuse. Depuis sa mise à pied, il avait tout tenté pour maintenir leur niveau de vie. Il espérait le meilleur pour sa famille depuis toujours. Il n'avait pas pu se résoudre à lui annoncer la vérité plus tôt et il avait dû vendre leur appartement et les quelques objets de valeurs pour régler leurs nombreuses dettes.

— Je t'aime tant, chérie ! Je ne veux pas lire dans tes yeux tout le déshonneur que je t'inspire !

— Mais je n'ai jamais eu honte de toi, Pierre-Alain !

— Je souhaitais que tu ne manques de rien ! C'est pour toi que j'ai essayé tout ça !

Il s'était effondré dans ses bras et Laure en avait eu le souffle coupé.

— Tes parents ne pourraient-ils pas nous aider ?

— Je refuse de les contrarier avec nos problèmes ! hoqueta-t-il de plus belle. Je ne veux pas les décevoir.

— Je ne comprends pas, Pierre-Alain. Si tu as vendu notre

appartement, il doit bien rester de quoi nous retourner quelque temps !

— J'ai réalisé des placements qui devaient nous sortir de la misère, mais ce rat de Bertrand m'a floué !

Laure avait couvert sa bouche d'une main tremblante. Elle entendait enfin la raison de la disparition soudaine de l'ami de son mari.

— Tu veux dire que nous ne possédons vraiment plus rien !

Pierre-Alain avait relevé ses yeux rougis jusqu'à elle et tourné la tête de gauche à droite avant de replonger dans ses bras pour pleurer.

— Je ne suis qu'une merde, Laure ! Je ne suis qu'une pauvre merde !

Deux jours plus tard, sous son insistance pesante, Laure avait accepté de demander refuge à son propre père. Son mari réalisait le sacrifice qu'il lui demandait, mais il désirait les savoir en sécurité dans la Nièvre pendant qu'il reprendrait le cours des affaires à régler et qu'il chercherait du travail. Ils s'étaient rapidement séparés à Lyon. Pierre-Alain l'avait déposée devant le stationnement où elle garait sa petite voiture. Il l'avait aidée à charger le coffre de leurs bagages et lui avait laissé le soin de prévenir les enfants de ce soudain changement de vie. Il l'avait serrée dans ses bras et l'avait remerciée de se montrer si forte pour eux. Il avait tant besoin d'elle. Puis il était parti s'assurer que leur maigre déménagement était bien arrivé dans le garde-meuble avant de se rendre chez un de ses amis, qui pouvait le loger quelques jours.

Laure avait fait le trajet dans un semi-brouillard. Elle avait

écouté les petits jouer sur la banquette arrière et avait évité plusieurs fois les regards curieux de son aînée. Elle avait senti les battements de son cœur s'emballer sur la dernière ligne droite avant d'accéder à la route de campagne qui rejoignait la maison de son enfance.

Dès que la voiture s'était arrêtée dans la cour, la lourde porte en bois s'était ouverte et son père s'était dressé sur le perron. Albertine et Augustin, tous les deux impressionnés, s'étaient plaqués contre leur mère et avaient attendu le signal des adultes pour bouger.

Jean d'Anglois avait vieilli depuis leur précédente visite. Il avait conservé ses yeux noirs et ses sourcils en champ de bataille. Ses lèvres étaient serrées et il se tenait parfaitement immobile devant elle. Son visage froid ne révélait rien. Ils s'étaient mesurés du regard dans un lourd silence. Laure avait eu le cœur brisé et n'avait rien pu dire de plus que :

— Merci, papa, de nous accueillir !

— Bonsoir Grand-père ! s'était écriée Albertine en se postant devant lui, les épaules droites. La route était longue et j'ai mal aux fesses à être restée assise tout ce temps !

Un éclair avait traversé le regard sombre de son aïeul qui s'était finalement écarté pour les laisser entrer.

— Ton mari n'est pas venu avec toi ? avait-il demandé avec un soupçon d'ironie à peine perceptible.

Laure avait soupiré et avait pris sa défense aussitôt. Elle avait informé son père que Pierre-Alain était retenu à Lyon pour sauver les meubles.

— En effet, c'est le cas de le dire ! Je te laisse installer tes enfants dans les chambres du haut. Ta mère se repose, inutile de la déranger. Je vais à la ferme surveiller mes vaches. Bonne soirée !

Quand il les avait abandonnés, Laure avait repris sa respiration. Elle avait demandé à Céleste de l'aider à vider le coffre de la voiture et ils étaient montés à l'étage de la grande maison.

Dès le lendemain, elle avait frappé à la porte des appartements maternels. Elle avait attendu que l'horloge sonne les dix coups réglementaires pour se permettre de saluer son artiste de mère. Cette dernière buvait sa première tasse de thé de la matinée et lisait le journal en robe de chambre. Ses traits étaient tirés et le manque de sommeil lui faisait gonfler les paupières.

— Tiens, Laure ? Que fais-tu ici ? Ton père ne m'a pas annoncé ta visite !

Laure avait serré les lèvres. Elle ne l'avait pas vue depuis des mois et ses dents avaient grincé de dépit. Celle qui l'avait mise au monde n'arriverait-elle donc jamais à lui montrer un peu d'attention, si ce n'est de tendresse ?

— Je profite de quelques jours avec mes enfants pour rester ici. Ils viendront te saluer plus tard, si tu veux bien ?

— Je les apercevrai ce soir pour le dîner ! avait-elle coupé, fort peu intéressée. Jean travaille déjà à la ferme ? Je dois lui rappeler que mon voyage est avancé à dimanche. Je vais assister à un vernissage à Paris et à un cocktail ensuite. Ton mari se porte bien ?

— Il va très bien, je te remercie, Maman.

Comme sa mère reprenait sa lecture, Laure n'avait pas poursuivi plus longtemps son supplice. Elle lui avait souhaité une bonne journée et l'avait laissée à ses préparatifs de départ.

Après un déjeuner succinct, avalé en vitesse dans la cuisine,

Laure avait installé ses enfants dans le salon où ils avaient regardé une émission de télévision sans intérêt. Elle avait tenté de joindre son mari encore une fois sans succès. Son inquiétude était montée d'un cran. Il ne lui avait pas donné de nouvelles depuis leur séparation à Lyon.

L'heure du goûter avait carillonné à la pendule et Albertine avait sauté sur ses pieds pour s'étirer. Elle était restée trop longtemps immobile dans son gros fauteuil, et le besoin de bouger la démangeait soudain. Laure leur avait proposé de mettre leurs manteaux pour aller se promener avant la nuit. Céleste avait décliné l'idée et était montée s'enfermer dans sa chambre pour téléphoner à ses camarades. Laure avait habillé Augustin, avait vérifié le bonnet et l'écharpe d'Albertine, et ils avaient quitté l'ambiance lourde de la maison pour aller prendre l'air. Ils avaient emprunté l'allée qui traversait le petit bois jusqu'à la route. Albertine chantait et sautillait d'un pied sur l'autre. Augustin était muré dans son silence, la main fixée dans celle de sa mère.

Et sans même réfléchir, les pas de Laure l'avaient menée là où elle était toujours venue chercher du réconfort lorsqu'elle était enfant. Elle s'était trouvée devant la porte des Martin. Elle avait à peine levé le poing pour frapper à la vitre que la poignée avait déjà tourné. Un chien s'était faufilé dans ses jambes pour les renifler tour à tour. Albertine avait ri, Augustin s'était tendu en réclamant la protection de sa mère.

— Mais regardez qui arrive ! s'était écriée Fanette, d'une voix chargée d'émotion. Entrez vite, mes chéris !

Elle s'était écartée pour les laisser passer devant elle et avait fermé la porte sur le vilain temps d'hiver. Dans la pièce unique, le poêle ronflait et une délicieuse odeur de sucre se répandait depuis la cuisine.

— Ma Laurette, tes enfants sont magnifiques ! Je sentais que vous viendriez me voir, alors j'ai préparé un gâteau pour le goûter. Je vous en coupe une part et ensuite, vous pourrez aller découvrir les chatons qui se tiennent au chaud dans la cave.

Laure avait adressé un véritable sourire à celle qui avait été sa nourrice et sa confidente. Martin, le mari de Fanette, était ouvrier agricole chez son père, depuis quarante ans. Les deux hommes se connaissaient si bien tous les deux qu'ils n'avaient même plus besoin de se parler, pour se comprendre. Fanette s'occupait de la maison depuis toujours, car sa mère ne s'y était jamais intéressée. Se retrouver dans cette pièce accueillante lui rappelait tellement de bons souvenirs qu'elle avait senti sa gorge se serrer. La gardienne avait pris les deux enfants en charge, comme elle l'avait fait avec tous ceux de la famille d'Anglois. Elle leur avait servi un verre de lait chaud et une belle part de gâteau et les avait installés devant la chaleur du feu. Elle avait ensuite préparé deux tasses de thé, dont une avec une rondelle de citron et une généreuse cuillère de miel. C'était toujours ainsi que « sa grande » le buvait et elle ne l'avait pas oublié. Laure s'était tournée vers la fenêtre pour dissimuler ses yeux humides. À peine leur dernière bouchée avalée, les deux petits avaient réclamé les chatons et avaient laissé les deux femmes entre elles.

— Alors, ma jolie, dis-moi tout ! avait commencé Fanette dès qu'elles se retrouvèrent seules dans la pièce. Que se passe-t-il vraiment ?

— Oh, Fanette, nous avons tout perdu ! lui avait-elle avoué, effondrée. Pierre-Alain a dû vendre notre appartement et il ne nous reste plus rien !

— Allons ! Allons ! Ma chérie, ne perds pas espoir ! Tu as

bien fait de revenir à « Maison Haute », nous allons nous occuper de toi ! Tout va s'arranger !

La question d'un rapide retour à Lyon fut écartée à la fin des vacances de Noël. Laure s'était inquiétée auprès de son mari pour savoir si elle devait inscrire leurs enfants dans une école à Nevers. Son père, qui avait surpris cet échange au téléphone, avait déclaré d'un ton sans appel qu'ils iraient à Saint-Cyr quoi qu'il advienne. Céleste avait fait vivre un enfer à sa mère. Elle la tenait responsable de leur situation et elle avait lutté pour ne pas rester plus longtemps coincée « dans ce trou perdu », si loin de ses amis ! Laure avait soupiré, le regard bas, et avait cherché sur le net les modalités administratives. Albertine avait souligné d'un air dubitatif que le nom de *Sainte-Bernadette* était noté sur l'écran de l'ordinateur.

— Ils pourront bien lui changer son nom tous les quatre matins, cet établissement demeurera toujours Saint-Cyr, dans le cœur de notre famille ! s'était emporté Jean d'Anglois. Et c'est là que vous étudierez, comme tous les enfants d'Anglois !

— Oncle Tanguy aussi, il est allé dans cette école ?

À ces mots, Laure se tendit comme un arc, et attendit que la foudre leur tombe sur la tête. Son frère avait quitté la maison après une énième dispute avec leur patriarche et n'était plus jamais revenu en France depuis dix longues années. Que son père reste de marbre l'avait surprise. Il avait alors répondu à sa petite fille trop intrépide qu'en effet son oncle Tanguy et sa tante Isabelle avaient étudié dans cette école, tout comme leur mère. Et ils y seraient très bien à leur tour.

3

Été

Six mois plus tard, la situation familiale de Laure était toujours aussi critique. Son mari ne venait à « Maison haute » qu'en coup de vent et se comportait comme si le contexte était tout à fait normal. Laure était horriblement tendue dès qu'elle reconnaissait le bruit de sa voiture qui pénétrait dans la cour. Il ignorait superbement l'air sévère de son beau-père, et se conduisait comme un paon pour charmer sa belle-mère. Il arrivait le coffre rempli de victuailles, de cadeaux pour les enfants et de fleurs pour sa femme. Il adressait un regard ni à Fanette ni à Martin, pour leur signifier où se tenait leur place de domestique. Il faisait des promesses à Laure, lui imposait quelques exercices en privé dont elle se serait bien passée et disparaissait de nouveau.

Le patriarche, qui voyait la famille de sa fille bien fixée dans sa maison, tenta de rappeler à son gendre ses devoirs, et l'interrogea quant à ses recherches de travail. Pierre-Alain se lança dans une discussion sans fin, disait tout, et son contraire, puis il finit par incriminer sa femme. Il révéla que Laure ne lui faisait pas suffisamment confiance malgré ses efforts

constants. C'est elle qui avait souhaité se réfugier dans le giron paternel au lieu de le soutenir comme le ferait une véritable épouse. Jean d'Anglois avait respiré lentement pour rester maître de lui et s'était muré dans un silence glacial. Il ne pouvait pas demander au père de ses petits-enfants de quitter sa propriété et pourtant l'envie ne lui manquait pas. Il n'ajouta pas un mot, mais il s'empressa de programmer un rendez-vous chez son notaire, pour ajuster quelques notions dans son testament.

Au fil des semaines, puis des mois, toute la famille prit ses marques dans la grande maison. Laure l'entretenait comme elle le faisait déjà bien avant son mariage. Et s'occuper les mains lui permettait de ne pas sombrer. Sa mère brillait par son absence et passait le plus clair de son temps à Paris. Quand elle restait à « Maison Haute », elle ne quittait presque jamais sa chambre et son père allait la retrouver tous les soirs pour discuter des heures avec elle. Il allait ensuite se coucher et France commençait sa nuit d'artiste. Elle peignait jusqu'à l'aube et s'endormait à la lumière du jour. Laure, contrairement à son propre vécu, n'avait pas besoin de rappeler à ses enfants de ne pas faire de bruit pour ne pas la déranger. Céleste restait enfermée des heures dans sa chambre, ses écouteurs sur les oreilles et les yeux rivés sur son téléphone portable. Albertine courait la campagne derrière Martin et ne montait à l'étage que pour aller se coucher. Et Augustin ne s'éloignait pas de la cuisine où il trouvait un peu de chaleur entre sa mère et Fanette.

Laure avait constamment l'impression de marcher sur des œufs. Elle avait honte de devoir demander l'aumône à son père et osait à peine croiser son regard fermé. Il avait payé les frais de scolarité de ses petits-enfants et lui laissait une enveloppe remplie de billets de banque à disposition pour les emplettes de la maison et les frais imprévus. Il était froid et autoritaire et elle n'avait

jamais su comment l'aborder. Il ne cherchait pas non plus la discussion et supportait leur présence sans montrer la moindre chaleur. Il serrait les dents quand les enfants faisaient trop de bruit et Laure faisait tout pour ne pas le gêner.

Pierre-Alain, de son côté, lui envoyait une somme dérisoire. Pôle emploi tardait à lui verser tous ses droits. Il ne décolérait pas, car en plus de tous ses problèmes, il devait encore perdre du temps à les contacter pour clarifier son dossier. Elle lui avait proposé de s'en charger, mais il avait rejeté son aide avec brusquerie.

Laure maigrissait à vue d'œil et si Fanette ne la veillait pas du coin de l'œil, elle aurait fini par s'effacer complètement. Heureusement, sa vieille nourrice l'encourageait à garder espoir et lui promettait que le printemps arriverait après l'hiver. La vie était ainsi faite ! Elle devait s'accrocher et serrer les poings. Laure essayait de la croire. L'hiver avait laissé place au printemps et maintenant à l'été. Les saisons étaient passées, mais sa situation n'avait pas particulièrement évolué. Pierre-Alain se montrait distant et irrité dès qu'elle voulait lui parler. Il s'était présenté une fois ou deux, les yeux injectés de sang. Le niveau de la bouteille de whisky descendait bien trop vite à son goût et Laure mettait de plus en plus de temps à le rejoindre dans leur chambre. Il devenait taciturne et impatient, elle ne pouvait plus l'approcher sans se faire rabrouer. Le regard sombre et chargé de sous-entendu de son père n'améliorait en rien sa situation.

Ce soir, elle était seule à la maison. Sa mère se pavanait depuis quinze jours à Paris et avait demandé à son mari de venir la chercher puisqu'elle ne conduisait pas. Laure voyait bien qu'il croulait sous le travail en cette fin du mois de juin.

Elle ruminait quand il cessait toute occupation, même de la plus haute importance, pour céder aux moindres caprices de France. Le foin était coupé, il avait fané et Martin longeaient maintenant les champs avec le tracteur pour ramasser les andains et les transformer en bottes. Son père était donc parti à l'aurore la chercher, après une courte nuit. Laure attendait leur retour d'un moment à l'autre. Elle aperçut les phares d'une voiture éclairer la vitre, puis ceux d'une seconde. Elle fut surprise de les voir s'arrêter juste devant la porte. Elle s'approcha de l'entrée, les sourcils froncés, et découvrit deux gendarmes, suivis d'un troisième homme qui avait le visage sombre et les épaules tombantes. Elle sentit son cœur s'emballer et se mit à trembler, ses bras serrés autour d'elle.

— Bonsoir, madame, déclara l'individu en civil. Je suis le maire de la commune et je suis porteur d'une bien triste nouvelle.

— Êtes-vous parente avec Monsieur et Madame Jean d'Anglois ? questionna l'autre qui se tenait droit devant elle.

— Je suis leur fille... murmura Laure, la bouche sèche et les lèvres bloquées.

— Nous sommes navrés de devoir vous apprendre le décès de vos parents. Ils ont eu un accident sur l'autoroute. La voiture a quitté la chaussée et ils sont morts tous les deux sur le coup !

Laure resta de marbre. Les gendarmes s'attendirent à la voir s'effondrer en prenant connaissance de cette double perte, mais elle réussit à se contenir. Ses yeux brillèrent, sa gorge se bloqua, mais aucune larme ne fila. Elle serra les dents et se tapota les lèvres avec le bout de ses doigts d'un geste mécanique. Le maire se demanda quand elle allait reprendre son souffle.

— Je suis vraiment désolé, continua-t-il. Votre père était un homme respecté dans notre commune et sa disparition va bouleverser beaucoup de monde. Pouvons-nous prévenir

quelqu'un pour ne pas vous laisser seule ?

— Non ! dit-elle en respirant enfin. Je vais m'en occuper !

— En êtes-vous certaine ?

— Je vais tenir, ne vous inquiétez pas. Je vais tenir...

Une fois les gendarmes repartis, elle tomba sur une chaise. Elle empoigna son verre d'eau d'une main tremblante et le but d'un trait. Elle se balançait d'avant en arrière comme pour se bercer et finit par attraper son téléphone portable. Une seule personne pouvait l'aider. Elle composa le numéro, le ventre noué.

— Allo, Fanette ?

Et elle s'effondra véritablement.

Après une nuit sans sommeil, Laure se leva, le pas lourd. Elle trouva Fanette dans la cuisine qui préparait leur petit déjeuner. Sa nourrice essuya ses mains dans son tablier et cueillit sa protégée dans ses bras pour la réconforter. Laure se tendit aussitôt. Mais Fanette n'avait pas l'intention de la lâcher et elle finit par s'écrouler contre son épaule.

— Martin est allé demander de l'aide aux voisins pour finir les travaux dans les champs aujourd'hui.

— Merci...

— J'ai averti Isabelle à la première heure ce matin. Elle se trouve sur un tournage à Lille et cherche un moyen de rentrer au plus vite.

— Bien...

— Et ton mari ? Tu lui as dit ? questionna la vieille dame, soudain plus sévère.

— Je lui ai laissé un message. Je n'ai pas réussi à le joindre.

Fanette soupira d'un air entendu et continua ses allées et venues dans la grande cuisine. Elle s'occupait les mains pour

dissimuler son immense chagrin. Elle devait préparer des plats en prévision de l'arrivée de la famille éloignée et des amis de monsieur Jean. Madame n'allait pas lui manquer, toujours perchée dans sa chambre et dans ses idées. Fanette n'avait jamais accepté qu'elle repousse ses petits à ce point. Mais monsieur Jean, malgré son air dur et autoritaire, était un homme bien. Un homme valeureux. Une qualité qu'il dissimulait sous son caractère détestable. Il s'emportait pour un rien. Il avait réussi à faire fuir ses enfants les uns après les autres. Au lieu de les écouter, il était resté sur ses positions et ne partageait rien. Il était mort sans pouvoir se rapprocher d'aucun d'eux. Fanette et Martin étaient persuadés qu'il en souffrait même si sa fierté de patriarche l'avait empêché de le reconnaître.

Fanette mélangea du beurre très frais à la farine et malaxa le tout pour former une pâte à tarte. Elle glissa ses doigts dans la texture et réfléchissait à tout ce gâchis en respectant le silence de Laure. Une voiture arriva dans la cour et une magnifique jeune femme s'engouffra dans la maison comme une tornade. Elle releva ses lunettes de soleil dans ses longs cheveux bruns et ses yeux clairs déjà rougis par le chagrin débordèrent.

— Ma chérie ! s'écria Fanette, en levant les mains en l'air, juste à temps pour la recevoir tout contre elle.

— Dis-moi que ce n'est pas la réalité ! murmura Isabelle dans son épaule.

Sa nourrice lui embrassa le sommet du crâne et s'écarta d'elle en souriant tristement. Isabelle se tourna alors vers sa sœur aînée et fit trois enjambées pour la prendre à son tour dans ses bras. Laure se raidit par habitude. Elle grimaça un maigre rictus, et remit doucement de la distance entre elles deux, avant de leur annoncer qu'elle allait s'occuper de ses enfants.

Isabelle, déçue de l'accueil réservé de Laure, regarda Fanette,

les sourcils froncés de stupeur.

— Elle a beaucoup changé... lui confia leur nourrice d'une voix douce.

— Son connard de mari n'est pas là ?

— Non, elle n'arrive pas à le joindre.

— Tant mieux ! Il nous foutra la paix !

Isabelle n'avait jamais accepté que son beau-frère écarte peu à peu Laure de sa propre famille. Si les relations avec leurs parents avaient toujours été détestables, la complicité au sein de la fratrie s'était fortifiée tout le long de leur enfance. Laure était l'aînée et s'était vouée à eux comme une seconde mère. Jusqu'à ses noces. À l'époque, Isabelle avait à peine treize ans. Quelques années plus tard, Laure avait traversé une période très compliquée et elles avaient perdu contact peu à peu. Isabelle le regrettait et soupçonnait Pierre-Alain de ne pas y être étranger.

— Laure a besoin de nous, confia Fanette en posant une tasse de café devant sa protégée. C'est sans doute le bon moment pour vous rapprocher.

— J'aimerais tant ! dit-elle en haussant les épaules. J'ai prévenu Tanguy comme tu me l'as demandé.

— Il va rentrer ? s'inquiéta la pauvre femme, pleine d'attente.

— J'ai insisté. Mais tu le connais !

4

Les trois jours suivants passèrent à la vitesse du son. Laure était à bout de nerf. Elle avait dû organiser l'enterrement de ses parents et la cérémonie religieuse. Elle avait préparé l'arrivée de quelques oncles et tantes d'une branche éloignée de la famille qui logeaient dans la grande maison. Elle avait aidé Fanette à cuisiner pour restaurer tous les invités et elle avait interrompu chacune de ses nombreuses tâches dès qu'un visiteur s'annonçait pour lui présenter ses condoléances.

Elle n'avait pas beaucoup eu l'occasion d'échanger avec Isabelle, mais elle avait pu compter sur son soutien. Sa sœur avait rapidement fait tomber la réserve de ses neveux qu'elle ne connaissait que très peu. Elle avait écarquillé les yeux de surprise en découvrant à quel point Céleste avait changé pour devenir une gracieuse demoiselle.

Laure se gardait de montrer combien les sourires de sa fille, uniquement adressés à Isabelle, l'attristaient, même si elle comprenait qu'avoir une tante actrice était tout à fait passionnant.

À la tombée de la nuit, Laure renvoya Fanette chez elle. La vieille femme était épuisée. Elle l'embrassa tendrement, avant de

prendre le bras de Martin pour s'appuyer. Laure les observait marcher au loin sur le chemin, et soupira. Elle ne pourrait jamais tenir sans leur aide, à tous les deux. Et en les voyant courbés par les rhumatismes, la fatigue et la tristesse, elle pensa que leur disparition lui causerait beaucoup plus de chagrin que celle de ses propres parents. À cette idée, la honte la submergea. Elle rangea les dernières casseroles qui s'égoûttaient au coin de l'évier, passa un coup d'éponge sur le plan de travail, vérifia que la porte était bien fermée et baissa la languette du vieil interrupteur.

La maison était silencieuse. Laure monta le grand escalier et traversa le couloir baigné par le clair de lune pour rejoindre sa chambre. Elle fit un arrêt devant les appartements maternels, surprise que quelqu'un se soit permis d'y pénétrer. Elle poussa doucement la porte et découvrit sa sœur qui se tenait immobile en face d'un tableau immense, et qui fumait en toute tranquillité.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je brave les interdits ! déclara la jolie brune qui rapportait sa cigarette entre ses lèvres.

— Tu fumes ici ?

— Je ne pense pas que notre chère mère revienne pour m'en empêcher !

— Isabelle ! gronda-t-elle, gênée.

— Ne reste pas plantée là et entre !

Sa cadette lui tira légèrement le bras et ferma derrière son dos. Cet endroit lui avait toujours semblé secret, magique, et en premier lieu : défendu. L'atelier se situait au nord, alors que la lumière directe était idéale pour révéler les couleurs des tableaux. La chambre, à l'ouest, bénéficiait des dernières nuances du jour, à l'heure où leur artiste de mère se trouvait

au sommet de son inspiration. Les appartements se tenaient tout au bout de la maison et France d'Anglois ne s'était jamais beaucoup préoccupée des siens. Elle avait toujours vécu dans un monde parallèle à celui de sa progéniture.

— Tu savais qu'elle préparait une exposition à Bruxelles ?

— Bien sûr que non, avoua Laure qui poursuivait la visite, curieuse malgré elle.

— Ils représentaient l'élégance sur cette photo...

Laure s'approcha de sa sœur qui agrippait un cadre dans ses mains. Leurs parents apparaissaient en habits de gala sur les marches de l'Élysée, dans les années 2000. Isabelle se souvenait que son père ne voulait pas y aller, mais sa mère atteignait l'apogée de son art à l'époque. Jean d'Anglois, fier terrien nivernais, avait donc revêtu son plus beau costume pour aller soutenir sa femme dans sa gloire. Et elle se remémorait ses fous rires avec Martin quand il lui avait raconté le déroulement de la réception à Paris. Ses exclamations de joies étaient si rares, qu'elles avaient toujours eu une saveur particulière.

Les deux sœurs poursuivirent leurs explorations dans l'armoire qui contenait les robes du soir et les tenues chics, que leur mère ne portait qu'à Paris. Ici, elle conservait sa blouse immense et informe, couverte de taches de peinture. Dans le petit secrétaire en marqueterie, Isabelle dénicha une bouteille de crème de cassis, probablement réalisée par Fanette avec les fruits de son jardin. Elles se sourirent et s'installèrent côte à côte sur la banquette près de la fenêtre. Elles se servirent une rasade dans des verres fins en cristal et Isabelle alluma à nouveau une cigarette qu'elle tendit à son aînée.

— Je suis soulagée d'être avec toi, pour traverser cette épreuve ! murmura la cadette en se laissant glisser contre le dossier du siège.

— J’ai toujours cru nos parents immortels.

— Tu m’as manqué !

Un silence chargé de non-dits les enveloppa. Laure n’ajouta pas un mot et termina sa liqueur. Elle avait honte. Ses propres problèmes l’avaient accaparée et elle n’avait plus cherché à maintenir un quelconque lien avec les siens.

— Je te demande pardon.

— Non ! s’écria Isabelle, émue. Je ne veux pas te faire culpabiliser ! Je sais que la vie n’a pas été tendre avec toi...

Isabelle lui avoua qu’elle avait essayé de la joindre quand elle étudiait à l’étranger et qu’elle se sentait seule. Pierre-Alain lui promettait de transmettre le message, mais il ne l’avait pas fait. Laure l’ignorait. Elle prit la défense de son mari. Il était tellement préoccupé qu’il avait probablement oublié. Il ne l’avait sans doute pas fait exprès.

Les deux sœurs restèrent une partie de la nuit à discuter dans l’atelier de leur mère. Laure s’intéressait à la vie peu ordinaire qu’Isabelle se construisait peu à peu, dans le monde du cinéma. Isabelle voulait rattraper le temps perdu et lui posait sans cesse des questions. Laure évita soigneusement de parler de son couple, mais se confia de bonne grâce sur ses enfants.

— Tu penses qu’il va venir ? demanda-t-elle enfin.

— Je l’ignore. J’ai vraiment insisté, mais il n’avait pas l’air concerné quand je l’ai appelé !

— Il a changé ? continua Laure, curieuse et nostalgique.

— Il ressemble à Papa ! avoua Isabelle, d’un soupir. Il peut se montrer têtu comme une mule ! Je suis allée au Québec il y a deux ans et j’ai passé quelque temps avec lui. C’était chouette !

Les deux sœurs grimacèrent à l’unisson. Leur frère leur

manquait. Elles entendirent se manifester la petite pendule posée sur le marbre de la cheminée et sursautèrent en découvrant l'heure tardive. Elles se séparèrent vite pour aller glaner quelques heures de repos avant la longue journée du lendemain.

Depuis qu'elle s'était levée, Laure ne trouvait pas un moment pour elle. Elle s'était occupée de ses enfants, puis avait servi le petit déjeuner de leurs invités. Elle avait filé en ville pour effectuer quelques courses de dernière minute. Elle avait eu la surprise à son retour de découvrir Pierre-Alain dans le salon, en grande discussion avec leurs vieux oncles. Il s'empessa de la prendre dans ses bras avec effusion pour la consoler. Elle constata alors que ses beaux-parents avaient fait le voyage également. Elle leur grimaça un sourire et repartit aussitôt vers la cuisine.

Le manque de sommeil, la pression, la gestion de tout ce va-et-vient l'épuisaient. Et pour finir, la présence de Jacques et Bernadette allait l'achever ! Heureusement qu'Isabelle avait pris le relais pour accueillir les voisins, qui défilaient les uns après les autres. Elle avait interdit à Fanette de la rejoindre avant la fin d'après-midi pour qu'elle se repose. Mais elle devait en contrepartie, redoubler d'efforts pour tout préparer. Elle retourna dans la salle à manger pour mettre le couvert et trouva sa sœur qui avait déjà commencé.

— Nous aurions dû refuser de recevoir les amis de notre mère ! chuchota Isabelle, à ses côtés. Sous couvert d'avoir du chagrin, ils se font tous servir comme des princes !

— Je sais ! Et la présence de mes beaux-parents m'achève ! J'ignore dans quelle chambre je vais les installer !

Céleste vint les interrompre pour leur signaler qu'un visiteur attendait pour les voir.

— Vas-y ! jeta Laure, le regard noir. Je n'en peux plus !

— Il souhaite te saluer toi aussi, maman !

Laure grogna et reposa les fourchettes sur la table pour suivre sa sœur de quelques pas. Elles longèrent le couloir en pierre de bourgogne et Laure se pétrifia tout net sur le seuil de la cuisine en découvrant qui patientait. Il était tendu à l'extrême. Elle l'était tout autant !

— Jusqu'à maintenant, je doutais de jamais te revoir ici un jour ! s'écria Isabelle, fébrile.

— Bonjour Isa !

— Laisse-moi t'embrasser et ensuite, mon cher grand frère, je te dirai tout le mal que je pense de toi ! déclara-t-elle en riant avant de se jeter dans ses bras. Tu m'as tellement manqué !

— Arrête de pleurnicher ! la consola-t-il en souriant, ému lui aussi.

— Je suis si contente que tu sois arrivé ! dit-elle en essuyant ses joues du bout des doigts.

— Laure n'est pas là ?

— Si ! répondit-elle d'une voix plus froide qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Laure ? s'écria Tanguy, les yeux écarquillés.

Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans et les marques du temps ne l'avaient pas épargnée. Elle en était parfaitement consciente. Ses cheveux, naguère si bruns, se parsemaient maintenant de quelques fils blancs. Mais ce qu'elle avait le plus de mal à dissimuler était cette maigreur qui lui creusait les joues. Elle serra son châle noir sur ses épaules et supporta le regard de son frère en silence. Comme elle se tenait droite et

immobile, les bras croisés, il fit un pas jusqu'à elle, presque intimidé.

— Je sais que tu m'en veux d'être parti si longtemps, commença-t-il tendu. Que décides-tu, Laure ? Nous n'allons pas bouder durant les prochains jours !

Laure grinça des dents, encore plus fort, pour ne pas s'effondrer. Seule une larme s'échappa de ses yeux, et coula doucement sur sa joue.

— Si pour te faire revenir dans cette maison, nous devons attendre la mort de nos parents, j'aurais préféré qu'ils disparaissent bien plus tôt !

— Ne dis pas ça, je t'en prie ! murmura-t-il en la prenant dans ses bras pour la première fois.

Laure se dégagea bien vite de son étreinte, presque gênée de s'être laissée aller. Elle ressentait pourtant un véritable soulagement de le voir de retour à « Maison Haute ». Ils étaient de nouveau réunis tous les trois et elle aurait besoin d'eux pour affronter les prochaines semaines.

— Tout le monde se tient dans le salon, expliqua-t-elle, la gorge nouée. Je suppose que tu n'as pas très envie de les saluer.

— Pas vraiment, je l'avoue.

— Je vais demander à Céleste d'enlever les affaires d'Albertine qui a pris possession de ton ancienne chambre.

— Non ! coupa Tanguy. Ne changez rien pour moi ! Je peux poser mon sac n'importe où, du moment que je trouve un lit.

— Tu connais la maison ! Je retourne m'occuper de nos invités ! déclara-t-elle dans un soupir en disparaissant de la pièce, les épaules basses.

